

PARABOLE DU SCARABÉE ET DU COLIMAÇON



Pierre-Gervais Majeau, prêtre

Un scarabée à taille fine, au casque d'or, au corset d'acier, reluisant, cuirassé comme un vrai chevalier, chevauchant vers la Palestine, rencontra sur sa route un lourd colimaçon, lequel, - selon l'antique usage de ses pareils s'en allant en voyage, - portait sur son dos sa maison. Or, bien lente de sa nature, se trainait et rampait la pauvre créature... « eh ! ne dirait-on pas, à votre air éreinté, lui dit le scarabée, à votre lente allure, que vous traînez un monde, en vérité. Votre coquille? Allons! C'est un vrai grain de sable léger commun flocon que le vent fait courir; si je portais un faix semblable, on me verrait avec aller, venir, sans rien changer à ma marche ordinaire. » Or, notre limaçon allait lui répliquer, lorsqu'un hasard que rien ne semblait provoquer vint se charger d'une réponse claire : d'un mur voisin de ce chemin où se faisait notre rencontre, comme ils passaient tout contre, on vit soudain une main, un bras apparaître, qui jetait par une fenêtre les restes d'un de ces dîners que font quelques pauvres familles; c'étaient, - lecteur, vous devinez, - c'étaient justement des coquilles. Maisons dont on avait mangé les habitants. Or une d'elles vint, à temps, admirablement bien tombée, couvrir en plein notre fier scarabée. Mais, bien loin de courir alerte, ainsi qu'il en parlait sans gêne, sans façon, il resta morne, fixe, inerte, affaissé sous cette maison. Il put donc méditer en paix cette leçon : que lie fardeau qu'un autre porte, - arrose de sueurs ou de pleurs, - comme un poids étranger, semble à nos yeux toujours léger : le portons-nous. C'est autre chose! (Fable de Louis Tremblay)

En lisant cette fable, il m'arrive à la mémoire, les mots de la chanson *La Veuve*, chanson de Félix Leclerc, où nous voyons une veuve, vêtue de noir, accourir au presbytère pour dire sa peine depuis que son Jacquot est décédé. Le curé, après lui avoir demandé de bien fermer la porte, lui dit que

son Jacquot est en paradis et de tourner la page car en ce monde il est normal de souffrir. La veuve entre chez elle, se lisse les ailes, et s'habille de rose et se met à danser. Quarante jours après, ayant appris que le curé avait perdu sa mère, la veuve accourt de nouveau au presbytère et dit au curé de fêter, de danser car sa mère est au paradis! Dansons donc en tassant les tapis! Elle n'a pas compris pourquoi comme une mal apprise, le curé l'avait mise à la porte. Nos chagrins ne font mal qu'à nous, aux autres ils font du bien! L'histoire du scarabée et de la veuve se rejoignent pour nous rappeler que les fardeaux que les autres portent méritent notre compassion. La tentation est forte de minimiser les chagrins ou les fardeaux que portent les autres alors que nous-mêmes nous n'oserions pas les bouger du bout du doigt.

« Les scribes et les pharisiens siègent dans la chaire de Moïse, faites donc tout ce qu'ils vous disent mais ne réglez pas votre vie sur leurs actes, car ils disent et ne font pas. Ils lient de pesants fardeaux et les mettent sur le dos des autres alors qu'eux-mêmes se refusent à les remuer du bout des doigts. » (Mtt 23, 3-4) Par nos jugements, par nos mépris, nous déposons sur les autres de pesants fardeaux car ils sont lourds à porter les rejets, les exclusions, les excommunications. « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. » (Mtt 1, 28-30) En nous mettant à l'école du Christ, le fardeau de la vie, de nos souffrances intimes, devient plus léger car il n'est pas venu pour juger le monde mais pour que par lui, le monde soit sauvé, ait la vie en abondance. Nous pourrions avoir la tentation du scarabée et regarder de haut les souffrances des autres en oubliant que nous pourrions avoir, un jour, à porter nous-mêmes le fardeau de la vie ou de la maladie; il serait tellement plus heureux que nous nous fassions proches des souffrants, de ceux qui sont écrasés, tel ce colimaçon, par des fardeaux désespérants en évitant tout jugement.

